

Trois noëls : des temps amers

Autor(en): **Thomas, M.-M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **61 (1952)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M.-M. Thomas

TROIS NOËLS

DES TEMPS AMERS

Dessins de Jean-Marie Feuillat.



Je l'avais connu dans un de ces longs trains d'enfants qui sillonnaient l'Europe d'alors. Nous ramenions, cette fois là, dix pleins wagons d'enfants de Budapest qui venaient se refaire en Suisse. C'était un petit Hongrois au clair regard, très fier dans son uniforme de scout.

Il s'était pris d'amitié pour moi, je le revis quelques fois, cet été-là, dans la famille qui l'avait reçu. Puis il m'écrivit souvent de Hongrie. Je l'y revis un jour et ses parents m'adoptèrent comme j'avais adopté leur fils.

Il fut gravement malade, l'hiver qui suivit. Sa mère m'écrivit son souci et leurs difficultés. Je pus le faire revenir l'été d'après. Ce n'était plus un enfant déjà. Ses treize ans étaient devenus silencieux et graves. Le drame de son pays l'angoissait et il m'en parlait souvent — comme un homme de ce qu'il aime plus que la vie. Il me parlait moins par contre de son propre avenir, lui qui eût rêvé de devenir médecin «pour mieux aimer et mieux servir».

Je le gardai le plus longtemps que je le pus. J'aurais voulu le garder encore pour qu'il pût étudier. Dans son pays ce ne lui serait plus possible. Mais sa mère, dans ses lettres, ne disait rien que je puisse interpréter comme un désir de le voir demeurer en Suisse. Je n'osais en prendre la responsabilité comme je ne pouvais lui en écrire ouvertement. J'ai peut-être, j'ai sans doute failli alors. En reculant devant le vrai devoir.

Il est reparti un jour, c'était en janvier. J'ai refait avec lui le long, le beau voyage de Budapest. L'Arlberg dans la nuit scintillait de neige, puis il y eut le Danube roulant ses flots d'ocre, le haut monastère de Melk, puis les tristes entrées viennoises sur quoi veillent les deux lions de pierre du canal et les maigres bosquets de ses banlieues. Il n'y a guère aujourd'hui, de Vienne à Budapest, rien qu'une seconde et rigide frontière dans la nuit, avec ses baraquements où l'on entasse les fugitifs malchanceux et misérables, et la lente plaine magyare. Ce fut Budapest, et l'arrivée toujours neuve où la lointaine colline

blanche de Pest fait rêver aux Acropoles, sous ce ciel dont le bleu est déjà d'Orient.

Ses parents l'attendaient. J'avais des courses urgentes à faire, mais je dus promettre de venir, le soir, avant de repartir, dîner chez eux. Tout ce jour froid et boueux d'hiver à courir la ville martyre que je préfère, je crois, à toute autre d'Europe tant l'on s'y sent aux marches de l'Occident et de l'Orient, tant sa lumière est franche et haute et tant son petit peuple m'émeut pour sa gentillesse et sa fierté.

*

Il faisait nuit quand je rejoignis la lointaine banlieue. C'était une de ces maisons banales et pauvres, presque anonymes, — seule la galerie intérieure sur laquelle, d'étage en étage, à la mode hongroise, s'ouvraient les appartements lui donnait un certain caractère qui n'était point de chez nous.

Pour m'accueillir avec leur fils, les parents avaient voulu que, ce soir de janvier, ce fût pour nous Noël encore. L'arbre regarni de neuf scintillait de toutes ses lumières et de toutes ses étoiles. A ma place, il y avait un paquet enrubanné de rouge. Toutes les friandises, pour eux presque inabordables, mais qu'ils pensaient pouvoir me plaire, étaient dressées sur la table. Les aînés des enfants avaient invité pour moi quelques camarades; tout le long du repas ils me chantèrent des airs nostalgiques de la Hongrie.

Il fallait manger, trinquer et rire coûte que coûte. Je reconnaissais mal Michel dans l'excitation nerveuse qui le faisait rire trop fort ou bavarder sans mesure. Mais, de temps en temps, il venait vers moi et me regardait en silence.

L'heure du départ vint vite. J'avais un long trajet d'autobus pour regagner la gare de Keleti, un trop long trajet pour que Michel et les siens pussent m'accompagner. Et c'était mieux ainsi.

Quand je me levai, j'eus l'impression d'un atroce silence. Les bougies s'étaient éteintes sur l'arbre. Les chants avaient cessé. Michel se tai-

sait. Sa mère vint à moi. Elle me dit seulement: «J'avais tellement espéré que vous le garderiez. Lui, au moins, il eût été sauvé... Je n'avais pas osé vous le demander...» Sa voix se brisa.

Je me suis enfui. L'autobus glacial me ramena à Budapest. Le train allait partir. Je n'eus que le temps d'y sauter. Une musique militaire, sur le quai de départ, nous saluait du grave, du tragique hymne magyar. Des soldats russes passaient, coiffés de fourrures. Dans la poche de mon manteau je sentis un paquet, le paquet blanc si bien ficelé que j'avais trouvé sur mon assiette quelques heures plus tôt.

Je n'ai plus jamais rien su de lui ni des siens.

LES PRISONNIERS

C'était un soir d'hiver de 1945 ou 1946. La guerre, qu'on disait, était finie. Rapatriés de France, les convois de prisonniers autrichiens empruntaient les voies suisses.



Ils franchissaient la frontière de nuit. Comme, quelques ans plus tôt et roulant dans l'autre sens, les trains sinistres qui ramenaient les trop grands blessés des camps d'Allemagne aux hôpitaux ou, hélas, aux cimetières de France. Comme, il y avait trente ans, tant d'autres convois déjà qui s'étaient échangés par nos frontières — les uniformes seuls différaient, et les locomotrices électriques avaient remplacé les lourdes machines à vapeur...

J'en ai vus beaucoup de ces convois. Je me souviens de celui-là, parceque dans mes souvenirs il restera à jamais lié aux images des Noël's de ces temps amers.

C'était une nuit de pluie mêlée de neige. Une nuit humide et froide, l'on était transi de la longue attente et du sommeil qui vous manquait nuit après nuit, depuis toujours semblait-il.

Ces trains de prisonniers rapatriés ne s'arrêtaient point à Genève. Ils poussaient d'un trait jusqu'à Versoix où nous les attendions — infirmières de la Croix-Rouge, officiers et soldats, médecins, routiers; et de vieux Autrichiens exilés des Autriches impériales qui, pour venir saluer ces compatriotes, revêtaient leurs habits tyroliens parés de vert sur la laine grise ou brune.

Ils venaient d'un trait jusqu'à Versoix, ces trains là, sans qu'on sût bien pourquoi. On prétextait de la commodité, on craignait surtout je pense que des manifestants ne viennent à Genève se mêler aux services d'accueil et de ravitaillement. Et on n'avait peut-être pas tout tort, tant de gens avaient désappris de penser droit depuis tant d'années, chez nous comme ailleurs, encore que les nôtres y eussent eu certes moins d'excuses et de prétextes.

L'attente était longue sur le quai glacial de la petite gare de banlieue. Il y avait le bon

colonel Chenevière, des dames, des messieurs, des jeunes gens, en uniformes de ceci ou de cela. De la proche fabrique accueillante à toutes les misères arrivaient des bidons de chocolat bouillant. C'était signe que le convoi allait surgir et s'arrêter bientôt sur la voie de garage, que le travail allait commencer pour ravitailler et soigner ces hommes en feldgrau pendant la brève heure de l'arrêt nocturne.

Je me souviens de ce convoi là parcequ'il vint une nuit toute proche de Noël. Pour l'accueillir, on avait préparé de menus sapins, un par wagon annoncé, tout garnis de bougies. De menus sapins de Noël déposés à la salle d'attente, avec les grands sacs de papier ou de jute où s'entassaient les habits, les manteaux, les pull-overs, les chemises et les souliers — car ces hommes revenaient en loques toujours, pieds

nus parfois, vêtus au hasard de débris d'uni-formes ou de chiffons disparates. Et l'on savait quelle pire misère les attendrait chez eux, fussent-ils du Tyrol, de Carynthie ou du Danube, ces pays que la guerre quittait à peine pour ne céder la place qu'au plus lugubre des hivers.

Le train surgit dans la nuit, pareil à tous, composé de ses 20 ou 25 wagons à bestiaux — 6 chevaux, 40 hommes — dévernés et grinçants. Les grosses portes médianes glissèrent lourdement sur leur rail à l'appel des soldats de l'escorte. Des larges baies noires surgissaient les mêmes faces blafardes, la même atroce et glaciale odeur, on discernait bientôt la paille humide et maigre où les hommes vivaient entassés, wagon par wagon, depuis des heures et parfois des jours. Et les mêmes voix qui interrogeaient: «Wo sind wir? Was ist denn los?»

Des voix leur répondaient: «La Suisse, vous êtes en Suisse, bientôt chez vous.» Et, lentement, cette certitude, cette sécurité, pénétraient les wagons suintants, les figures hâves s'essayaient à sourire. Déjà les infirmières, les soldats, les routiers allaient de wagon en wagon, s'enquérant des besoins et des mesures, distribuant le chocolat chaud, les vivres, les cigarettes.

C'est alors que, d'un coup, dans l'embrasement de chaque wagon, les sapins s'illuminèrent sur leur pied de bois blanc. La pluie était devenue neige, le vent soufflait plus âpre et humide encore dans la nuit. Peu importait, désormais.

Il y avait seulement les minuscules flammes dansantes qui s'inscrivaient dans la porte large ouverte de ce wagon, de celui-là, et de celui-là encore, ces vingt ou vingt-cinq petits sapins qui faisaient une guirlande de lumière d'un bout à l'autre du long train, et les silhouettes confuses des hommes pressés autour des arbres parceque, pour eux, plus rien ne comptait que cela: ce reflet des Noëls de jadis qui les accueillait soudain dans la nuit glaciale et leur misère, ce miracle d'un peu d'amour et de charité.

Il y eut un long silence et l'on entendit le vent qui chassait dans les campagnes endormies. Et puis, soudain, de tous les wagons à la fois, tout doucement et comme s'ils eussent été dans une église, ces hommes se mirent à chanter le vieux chant de leurs Noëls. Le «Stille Nacht, heilige Nacht...» résonna longtemps dans la nuit. Quand le chant s'acheva, presque tous ces hommes en guenilles et affamés essayèrent de grosses larmes, les tout jeunes et les tout vieux, sans fausse honte, parceque, d'un coup, ils s'étaient retrouvés en retrouvant Noël.

Une à une les bougies clignotèrent et s'éteignirent. Le train fut obscur de nouveau. Les portes se refermèrent. Le long convoi reprit sa route dans la nuit d'hiver. Quelque chose accompagnait les hommes entassés sur la paille humide et froide, quelque chose qui tenait chaud.

Comme il nous tenait chaud, à nous, immobiles sur le quai sombre et dans le vent, qui regardions les wagons passer plus vite et toujours plus vite jusqu'à ce que le dernier eût disparu.

LE COLONEL

Ce Noël de guerre, le bataillon le passa aux frontières, dans le haut Jura proche de la Franche-Comté, réparti en postes dans le profond secteur demi-régimentaire qui était alors le sien. La guerre s'était faite plus âpre et plus proche cet hiver.

Le colonel, ce soir là, avait voulu visiter tous ses postes. Il avait neigé lourdement tout le jour. Quand nous étions partis, à la nuit venant, une épaisse couche de flocons couvrait le pays



et ses routes. On avait franchi le col, fait le tour de la haute combe et des postes alentour des lacs. En dépit des chaînes, la lourde voiture avait peiné dans les chemins non frayés.

Il restait un poste, le plus haut dans la montagne, en plein Risoux et perdu de tout, si proche de la frontière. Une rumeur, dans un des villages traversés, nous avait parlé d'un homme du poste qui aurait fait, l'après-midi, une mauvaise chute à ski.

Le chauffeur avait eu beau jurer qu'on n'y parviendrait jamais, par la route abandonnée où l'âpre bise avait accumulé tout le jour les neiges des pâturages et où on ne pouvait espérer l'aide de personne. Le colonel avait simplement dit «On verra bien». C'était son genre. Il souriait et disait: «On verra bien». De sa voix amicale et qui donnait courage, avec l'accent du pays comblé que les années de ville n'avaient pas enlevé. Et puis en effet, l'on voyait bien.

On avait donc pris la route qui montait vers la frontière et les hauts pâturages. Pas un char de bûcheron même n'avait dû y passer de bien des jours. L'auto avançait lentement dans la nuit. Le vent s'était fait tempête et les gros phares éclairaient à peine devant nous dans le mur fouettant de flocons blancs, entre les deux haies de sapins figés de glace.

Un dérapage plus brusque et la voiture s'arrêta. Il fallut aller voir, une chaîne avait cédé. Retrouvée dans la neige, réajustée, on repartit. Quelques mètres encore et il ne fut plus possible de continuer, les roues patinaient dans la neige trop lourde. Le chauffeur grommela: «Je l'avais bien dit.» Le colonel sourit: «Ça ne fait rien: je vais au poste à pied. Pendant ce temps, vous tournerez la voiture.»

Et il était parti, ne doutant de rien à son habitude, refusant qu'un de nous l'accompagne. Il y avait des kilomètres encore jusqu'au poste. Il s'en alla simplement dans la nuit, il y avait près d'un demi-mètre de neige et l'on enfonçait à mi-jambe.

Nous ne fûmes pas de trop avec l'adjudant pour aider le chauffeur à déblayer la neige molle et parvenir à petits coups à faire faire demi tour à l'auto sur cette route étroite et bordée de fossés. Comment nous parvînmes à coups de pelle, de branches détachées des sapins, à manœuvrer presque en la portant la lourde mécanique, je ne m'en souviens plus. Mais je sais que nous transpirions à grosses gouttes malgré la bise, malgré le gel, malgré l'âpre et cinglante nuit. Le chauffeur continuait de grommeler, non par fatigue, mais parcequ'il aimait sa mécanique et craignait pour elle.

Nous avons travaillé longtemps, l'auto était prête à affronter le retour. Le colonel ne nous

avait point rejoints encore. Il n'était pas loin de 11 heures. La neige recouvrait déjà les traces des pas, des roues braquées et des pelles. Le froid à nouveau nous pénétrait lentement. Mais il y avait l'étrange et merveilleuse paix de la forêt sans fin qui nous entourait. Et la neige qui faisait le silence même plus profond.

J'étais sans pensées. Qu'importaient les villages, les diners de fête qui s'achevaient. Il y avait cette sérénité merveilleuse après le rude effort et cette nuit paisible de la forêt glaciale.

Nous aperçûmes alors la silhouette du colonel. Il nous héla joyeusement. Il revenait lentement et trébuchait parfois. Nous montâmes à sa rencontre. Il venait penché en avant. Il traînait derrière lui un traîneau, une luge lourdement chargée. Le colonel ramenait, du lointain poste, le blessé que l'effectif trop réduit des hommes n'avait pas permis de redescendre. Il ne souffrait probablement que d'une grosse foulure, mais le colonel avait voulu qu'il fût soigné sans retard: il s'en était chargé comme ça. C'était son genre, cela aussi. Quand nous vîmes le relayer, le colonel ne dit rien. Un peu plus pâle seulement, et haletant à petits coups. Nous chargeâmes le blessé. La voiture repartit lentement vers les villages. Quand nous fûmes de nouveau au P. C., de l'autre côté de la montagne, le blessé à l'infirmerie dans un lit chaud, je sus que, cette nuit là, c'était Noël aussi.



D'AVANT NOËL

Par Dora Bourquin

La maman de Jean-Jacques est une maman «rationnelle»: elle estime qu'on doit à l'enfant de lui dire la vérité en toutes choses, et qu'il est stupide de lui farcir la tête de «merveilleux», puisque ce merveilleux «n'a rien à voir avec la vie telle qu'elle est». Jean-Jacques n'a pas reçu de formation religieuse, car «il faudra qu'il trouve lui-même sa foi lorsqu'il sera en âge de le faire».

Inutile de dire que Jean-Jacques s'en trouve d'autant plus préoccupé et assoiffé de tout ce dont on le prive, au nom de la «réalité».

«Maman, qu'est-ce que c'est que Noël?

— Tu le sais bien, mon petit, c'est le jour où nous célébrons la naissance de Jésus.

— Est-ce que Jésus est vraiment né le 25 décembre?

— Probablement pas... mais cette date a peut-être été choisie au temps des Romains, afin de

superposer la fête chrétienne à celle du soleil, dont les païens célébraient ce jour-là la victoire.»

Long silence.

«Maman, est-ce que vraiment Jésus est né dans une crèche?

— C'est possible. Mais c'est possible aussi que cette légende se soit greffée sur une croyance païenne disant que le dieu Adonis était né dans une cave...

— Pourquoi est-ce qu'on fait des arbres de Noël?

— C'est une coutume qui est née au XVII^e siècle, en Allemagne et qui, elle aussi, a probablement ses racines dans une coutume païenne, celle du «Maienbaum», l'arbre de mai...

— Pourquoi est-ce qu'on pend du gui à Noël?

— Encore là, tu tombes sur une tradition qui remonte très probablement aux religions celtiques.»